

C'Abette de la Nouvelle-Orleans. PUBLIERS DE PUBLISHING CO. LIMITED. 322 rue de Canine, New Orleans.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 50 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 4 mai 1912. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne. Fahrenheit Centigrade: 7 h. du matin... 72 20; Midi... 84 26; 3 P. M... 86 27; 6 P. M... 76 27.

SOMMAIRE.

2me PAGE. Feuilleton. 3me PAGE. Feuilleton. 4me PAGE. L'actualité. Le nez migrateur. L'Exploit d'Exaucedieu. 5me PAGE. Faits Divers. 6me PAGE. Le Poker fantastique. Cuisine. Le Chevreuil. La souprière du Caid (Histoire vraie). 7me PAGE. Mondanités. Une larme. Le Pardon.

Les armements de l'Allemagne.

M. de Bethmann-Hollweg a prononcé récemment au Reichstag un important discours sur la loi militaire et la loi financière, qui est le corollaire de la première. Le chancelier de l'empire se proposait un double but: prouver que la situation internationale n'est pas inquiétante et que l'augmentation de la force militaire de l'empire est cependant nécessaire. La première démonstration est indispensable à la sécurité du monde des affaires qui n'a pas encore pardonné à M. de Kiderles les alarmes onéreuses de l'été dernier. La seconde est la justification des mesures militaires pour la réalisation desquelles de nouveaux crédits sont demandés au Reichstag. Quand Bismarck soutenait le septennat, il n'avait pas à tenir autant compte des considérations économiques. Il appuyait sans crainte sur la corde du péril international. Il montrait l'Allemagne à la veille d'une guerre avec la Russie. Et il disait d'un ton menaçant: "Nous autres, Allemands, nous craignons Dieu et rien d'autre sur la terre." Les temps sont changés et l'alarmisme est aujourd'hui une arme à deux tranchants. Il résulte de cette situation nouvelle que le caractère des armements allemands se précise de la façon la plus nette. Puisqu'il n'y a pas de danger et que l'Allemagne croit devoir armer cependant près de 100,000 hommes de plus, c'est qu'elle applique à la politique militaire continentale la même doctrine que l'Angleterre à la politique navale. Elle veut être la plus forte et sans doute la nature des choses lui interdit de pousser cette volonté jusqu'au pouvoir standard, qui est sur mer la règle de l'Angleterre. Car il n'y a pas en Europe de grande puissance en mesure de réunir une armée de terre égale au total des deux armées les plus fortes susceptibles de se mesurer à elle. Il n'en reste pas moins que l'Allemagne, par la loi nouvelle, entend notifier à ses voisins qu'elle utilisera jusqu'au maximum ses ressources qu'elle doit à son énorme natalité. C'est un avertissement dont il serait imprudent de ne pas tenir compte.

Descente de police.

La police du troisième precinct, sous les ordres du capitaine Capri, a hier matin à trois heures, fait une descente dans une maison rue N. Remparts 332, occupée par Ivis Rosen, et les personnes suivantes qui formaient de l'opium ont été arrêtées: Abe Klein, J. Barten, Mazie Smith et Ben. Bartestella.

LES FEMMES D'ABORD.

Lady Laura Abernathy sortit en "Daily Mail" une longue et intéressante lettre sur la question du sauvetage des passagers et des passagers du "Titanic". Je ne sais pas, dit-elle, l'origine de "la belle tradition de la mer". Je crois qu'elle est née au moment où le cabotage était le moyen habituel de navigation et où les femmes n'avaient, par habitude et manque d'occasion, aucune notion de natation. Les hommes avaient quelques chances de se sauver, les femmes aucune. Enfin, il y avait en ce temps là peu de femmes à bord des bateaux. La situation n'est aujourd'hui plus la même, avec la navigation transatlantique. A une telle distance des côtes, femmes et hommes ont aussi peu de chance de se sauver. Si noble que soit leur sens du devoir, c'est à mon avis un sacrifice qu'il ne faut pas demander à un sexe fort et que le sexe faible ne devrait pas accepter. La seule vie qui doit primer toutes les autres est celle des enfants, car elle représente l'avenir. Mais la société postemporaux est ainsi faite que la femme abandonnée à elle-même est dans un état d'infériorité manifeste. Pourquoi sa vie aurait-elle donc tant de valeur? Il me semble qu'elle en a au contraire moins. Pourquoi, dans un naufrage, doit-elle être sauvée d'abord? Est-ce parce qu'une femme a risqué sa vie en donnant le jour à un homme? Mais nous ne demandons aucun paiement pour ce service. Nous le donnons librement et joyeusement. Quelle est celle d'entre nous qui estime sa vie supérieure à la douleur et au sacrifice d'un mari ou d'un fils. Leur vie nous est plus chère que la nôtre. Les officiers à bord des bateaux ont l'ordre, en cas de danger, de sauver d'abord les femmes et les enfants. Ils poussent l'observation de cette consigne jusqu'à ne pas consulter les intéressés. Dans la nuit et le désarroi, les femmes sont rapidement possédées dans une barque pendant qu'on leur dit, sans doute, que tout le monde sera ultérieurement sauvé. Les officiers séparent la femme du mari, alors que ceux-ci préféreraient sans doute vivre et mourir ensemble. "La séparation du mari et de la femme est comme la brisure d'un cœur. Peu de femmes envieront les épouses et les mères sauvées. La plupart d'entre nous préféreraient être englouties dans l'océan glacé et sombre avec ceux que nous aimons que d'acheter à un tel prix notre misérable vie. La souffrance de la mort est vite passée et la mort apporte la paix. La pensée de ceux qui sont restés pour mourir est une agonie de toute la vie pour ceux qui survivent. Les officiers eux-mêmes sont les derniers à quitter le navire. Pourquoi leur est-il donné le droit de choisir qui doit être sauvé? Tous ont un droit égal. Que l'on s'occupe seulement les femmes d'abord. Mais que l'époux et l'épouse ne soient pas séparés. Qu'à ceux-là seule qui refusent une chance de salut soit accordée la couronne des héros. Mais qu'il se soit pas dit que les hommes peuvent dépasser les femmes en sacrifice et en amour. Dans un sinistre en mer, nous réclamons le droit de mourir pour ceux que nous aimons ou partager leur sort, quel qu'il soit.

L'Exploit d'Exaucedieu.

C'était une belle matinée d'octobre. Le ciel, les oliviers, les pins, et la mer dans le lointain, tout était bleu, d'un gros bleu de dolman de gendarme. Seule, la terre était bisouche comme du plâtre. Marius Exaucedieu avait quitté à l'aube son village de Racagnes et marchait depuis deux longues heures déjà à la poursuite d'un gibier hypothétique. Son chien Mistral, un géant à poils fauves, qui était bien plus gros que les veaux que l'on mange en Provence, le suivait avec calme et déférence. Mistral était, du reste, un chien très consciencieux. Depuis sept ans qu'il chassait en compagnie de son maître, il n'avait ariété qu'un lapin — qui était un lapin domestique. Cela ne l'empêchait point d'espérer toujours trouver quelque chose, d'explorer scrupuleusement tous les buissons et de renifler la moindre motte de terre suspecte avec une grande attention. Marius Exaucedieu, lui non plus, ne se décourageait point. Il avait le foi. Il avait toujours entendu dire qu'il y avait "un lièvre" dans les environs de Racagnes. Il croyait en le lièvre, fermement. Et il le cherchait de puis vingt-deux ans. Ce matin-là, il le traquait avec

plus de fougue que jamais, car c'était, vraiment, un temps à lièvre. Il y avait eu un semblant de rosée à l'aurore. Le lièvre incommode par cette légère humidité, devait certainement se sécher quelque part au soleil. D'ailleurs il y avait du gibier. Marius avait déjà failli tuer un merle et il n'avait raté que tout à fait par hasard un pinson "énorme" perché sur un mimosa. La journée s'annonçait bien. Il était arrivé à l'oreille du grand bois de Mougenc. —Té! Mistral! Té, pitchoun, cria-t-il, cherche-le-moi, le petit lièvre..... Mistral, plein de bonne volonté, s'élança à travers buissons et rochers, à la recherche de l'animal légendaire. Marius le suivait sans se hâter. Il glissait sur l'herbe sèche et son ventre, qui n'était pas sans importance, lui rendait la marche un peu pénible. Le bois, en effet, était rempli d'embûches, de fossés, de trous et de rocs. Mais Mistral, qui s'était éloigné, revint soudain à toute allure, et tremblant comme une feuille, se réfugia entre les jambes de Marius. —Té, pôvre bête, une mouche t'aura piqué peut-être!... fit Exaucedieu. Et avec le sang-froid et l'indifférence du héros, il alla au-devant du danger. Il n'alla pas bien loin. Il recula le soudain et se mit à trembler plus fort encore que Mistral. Il venait d'apercevoir, derrière un petit buisson, un énorme animal tout jaune qui avait une tête majestueuse et hautaine. Il n'y avait pas moyen de confondre. C'était un lion, un vrai lion, gigantesque. Marius ne réfléchit pas. Il ferma les yeux, fit feu sans prendre le temps de mettre en joue et se sauva à toutes jambes. Mais ayant retourné la tête pour voir si le lion ne le poursuivait pas, il s'arrêta brusquement, saisi de stupeur..... Il avait tué le lion. Le fauve s'était abattu comme un âne et gisait sur l'herbe, inert, les pattes en l'air..... Marius Exaucedieu avait tué un lion! Sa surprise était grande. Mais enfin, il n'était pas très étonné. Il se savait si bon chasseur! Et puis, au fond, ça ne peut pas être bien difficile de tuer un lion. C'est si gros..... Marius appela Mistral. —Mistral! Té, Mistral! Accours, que je te dise.... Nous venons de tuer une énorme bête, une bête féroce.... Mistral! Pitchoun! Allons!... dit-il, arrive vite!... Mais Mistral, la queue basse, l'air terrifié, refusait obstinément d'avancer. Marius se dit: —Si le "fève" ne bouge pas d'ici à cinq minutes, c'est qu'il est bien mort..... Il prit sa montre et il compta cinq grandes minutes. Le lion demeurait parfaitement immobile. —Ça y est! Ça y est bien! s'écria Marius. Et bien mort, le "pôvre"..... Et tout doucement, à petits pas, il s'approcha de sa victime. Le lion avait les yeux clos et les pattes raides. —Quel coup de fusil, tout de même! fit Marius. Et délicatement, il posa la main droite sur la tête du fauve. Avec quelle précipitation il le retira aussitôt! Car le lion, comme s'il n'attendait que cette carcasse familière pour ressusciter, se redressa d'un bond, et froidement, s'assit sur le derrière. —Dieu de Dieu!... Dieu de Dieu!... A moi, miséricorde!... gémit Marius, qui, lâchant son fusil, se sauva comme un fou à travers les rochers. Il courait assoufflé, terrifié, devancé par Mistral, qui, la queue entre les jambes, les oreilles basses, filait en poussant de lugubres glapissements. Une catastrophe arriva. Marius se prit les pieds dans une racine et tomba, la tête la première. Il allait tenter de se relever, quand il sentit un souffle chaud sur sa figure. Le lion était à côté de lui et le flairait longuement. —Fichu! Fichu!... Cette fois, je le sais..... murmura le chasseur. Et ne voulant pas, du moins, contempler son propre carnage, il ferma les yeux en attendant d'être mangé. Pendant le temps passait. Il se trouva à entr'ouvrir un œil. Alors il vit ceci, qui ne laissa point que de l'étonner. Le lion, qui avait vraiment l'air d'être, selon la formule classique, superbe et généreux, était étendu à ses pieds, de tout son long. —Et ce que, par hasard, il ne me mangera pas!... fit Marius. Il songea que ce lion était peut-être un lion qui n'était pas anthropophage. En ce cas, pourquoi ne pas essayer de l'apprivoiser, en lui disant de douces paroles? —Allons! "pôvre" bête! murmura-t-il, n'aie pas peur.... Ici, tu sais, ce n'est pas comme par là. Nous n'aimons pas, nous autres, faire du mal aux braves lions.... Nous n'avons pas de préjugés, pardi! Les lions, eh quoi! c'est des animaux comme les autres..... Ces propos éloquentes parurent beaucoup toucher le fauve qui ou-

vert une large gueule et poussa un doux gémissant. —Voyez ça! Bon sort!..... qu'il est beau, ce petit lion, qu'il est beau! s'écria Marius. Le lion s'trompa. Il crut sans doute que M. Exaucedieu lui donnait l'ordre de faire le beau. Il le fit aussitôt, militairement, comme un caniche bien élevé. Du coup, Marius n'en revenait pas. —Té! je l'ai dompté, cette énorme bête! Par ce, c'est sûr... elle me demande pitié, pas moins-se!... Il se leva, un peu rassuré. Le lion demeurait respectueusement au port d'arme. —Ça, c'est fort, tout de même! Et si je le dis, or ne me croira pas, que j'ai dompté un "fève"!... Eh! té! si je le ramènis à Racagnes? Il avait justement dans sa gibecière la muslière et la laisse de Mistral qu'il avait emportées, comptant rentrer par le tramway. —Si j'essayais de le museler? songea-t-il. Il n'a guère la tête plus grosse que Mistral! Doucement, calmement, il s'approcha du lion, qui se tenait toujours debout sur les pattes de derrière. Il le caressa. Le lion, satisfait, ferma un peu les yeux. —Là! là! pitchoun! N'aie pas peur, brave bête.... fit Exaucedieu. Je ne te veux pas de mal, va.... Très facilement, il lui mit la muselière de Mistral, puis poussa un cri de triomphe. —Eh-té! endouille! Viens-y donc un peu, maintenant, si tu l'oses..... A midi, pour déjeuner, Marius Exaucedieu entra tranquillement à Racagnes, tenant son lion en laisse. Le village fut tout de suite en émoi: Marius avait retrouvé le lion échappé de la ménagerie Bourguines d'Antibes! Marius ramenait le lion! Quel homme, tout de même, que ce Marius! —Pourquoi que tu ne l'as pas tué, le "fève"? lui demanda Baptiste Merle, le perruquier. —Tu n'aurais pas voulu tout de même que je fasse du mal à cette brave bête? dit Marius tranquillement.....

LE Nez migrateur.

—Lisa!... Lisa!... petite diableuse, cours empiéris ma chape, cria d'une voix vibrante le lieutenant von Thonnenfeld en lissant les épis dorés de sa moustache. —Lisa!... Lisa!... héla d'une voix plus humble le lieutenant Kilburg. Mais déjà, la servante, négligeant ce timide appel, s'était envolé vers la tonne d'où la bête coulait à flots mousseux. Autour des tables, les officiers, dans leurs longues tuniques bleues collées de rouge, échangeaient des sourires entendus, car une lassable et comique rivalité avait rendu populaires par toute la garnison à deux lieutenants. Friedrich Hermann von Thonnenfeld, qui sortit d'une école de cadet, était une espèce de grand échassier, retoublé don Juan, monoclé, sanglé comme une bête de cirque et qui se prévalait d'un nez en promontoire magnifique et dominant, d'une courbe insolente, un vrai nez en bec d'aigle. Kilburg était sa vivante antithèse. Issu du rang, petit et râblé, soupiret maladroit, il n'avait au milieu de sa plate face de toledgo que qu'une ridicule bouillie de chair n'ayant guère plus de place qu'un bigorneau sur une assiette. Et, au dire de chacun, il ne fallait voir que dans cette extraordinaire dissemblance nasale la cause initiale de tous leurs dissentiments. Lorsque Lisa revint et déposa devant Thonnenfeld la chape écumante, sa joue rose efflura la moustache du fier lieutenant. Le poing de Kilburg s'abattit sur la table. Pauvre Kilburg! Ne s'était-il pas encore amoureux de cette enfant qui, en dépit de ses larmes, n'avait de soupirs que pour l'autre, de cette Lisa qui semblait échappée d'un décor d'opérette avec ses tresses blondes que le beurre frais, ses bras nus étiqués de bracelets en toc et son outrageuse poudre de riz. Thonnenfeld, comme bien on pense, s'en donnait à cœur joie de luter la jolie servante, plus audacieux à chaque tentative, plus provocant, le nez plus insolent. Or, un soir, en pleine tabagie, les oreilles furent surprises par le bruit d'un retentissant baiser. Pour le coup, les deux cessèrent de rouler sur les tables. Les officiers levèrent la tête et découvrirent dans un coin, toute rose et décoiffée, Lisa qui, mollement, tentait d'échapper à l'étreinte de son triomphant séducteur. Tel un diable sorti de sa boîte, Kilburg alors se dressa, si malencontreusement, hélas! qu'il appuya coiffé d'une vaste empennure de cerf dont s'adorait le mur à cet endroit. Inconscient des cornes qui ramifiaient son front comme le douloureux symbole de sa hon-

te, il restait là, d-bout, grotesque, contracté mais si blême aussi que nul autour de lui n'osa seulement sourire. On s'attendait à quelque éclat. Le dimanche qui suivit, la grande messe finie, les fidèles, en flots bavards, s'écoilaient sous le porche de la cathédrale où rôdait une odeur d'encens. Le colonel du régiment, donnant le bras à sa femme, se dirigeait vers son tribunal autour duquel gambadaient deux énormes danos. Il était mince et luisant comme une lame d'épée au soleil; elle était rondelette et gloussait comme une p-tite pintade, charmante au demeurant dans sa robe de soie puce à falbalas. On les appelait la pelote et l'aiguille. Les officiers s'étaient alignés devant la voiture. Et Kilburg, au premier rang, s'appretait au salut lorsque deux vastes épaules s'interposèrent, le déobant complètement. Thonnenfeld, la main à la visière, venait de se placer devant lui et de recueillir à sa place l'adorable sourire féminin qui, chaque dimanche, récompensait les officiers en grande tenue. Le tiburly s'étant ébranlé, Thonnenfeld se retourna et les deux hommes se trouvèrent face à face, l'un penché, l'autre haussé, leurs nez se touchant presque. C'en était trop pour Kilburg. —Lieutenant Thonnenfeld! rugit-il. Et sa main s'abattant, une gifle claqua sous le porche comme l'écho vengeur du baiser de la veille, une gifle dont le fracas figea dans la pose les plus imprévus les bourgeois gras et souriants, fit s'envoler en blanc fro-lrou les colombes nichées, puis se répercuta par toutes les rues de la ville. Quelques heures après, les deux adversaires se retrouvaient le soir en main sur un pré des environs. Tout n'était que lumière et joie. Dans l'air léger, imprégné de florales senteurs, vibrait le pépiement des couvées. Les peupliers semblaient des palmes doucement balancées et rendant grâce au Seigneur. Une rivière miroitait, toute proche. Et là-bas, au-dessus de toits gris et serrés, la cathédrale dressait sa flèche comme une pointe de ca-que dans l'azur. —Il fut vraiment, déclara le petit Ahlwardt, que ces bourgeois aient le diable au corps pour se battre au milieu d'un tel enchantement! —J'avoue qu'à leur place j'aimerais mieux me rouler dans l'herbe en compagnie de quelque accorte jeunesse que vider dans le sang une aussi soite querelle, grommela à son tour le capitaine Volgsat. Ce fut pourtant un véritable combat de panthères. Ils passèrent pour les deux plus forts tireurs du régiment. Thonnenfeld, souriant, presque goguenard, ataquait par moulinets, en fauchant; on avait peur à chaque instant de voir voler la tête du petit Kilburg. Celui-ci, d'une agilité de chat-tigre, rompait par bonds en arrière sans se contenter de chasser la lame; ramassé sur lui-même, il avait l'air de méditer quelque surnoise attaque, lorsque, d'une estafilade portée en éclair, il ensanglantait le visage de son adversaire qui, sur une invite dans la ligne basse, venait de se découvrir. On se précipita au secours du blessé. Le sang coulait de sa face tandis que tout le monde s'empresait, Kilburg, son bras rougi à la main, sepeut dans l'herbe quelque chose de pâte et d'indéfinissable qui semblait palpiter. Il se pencha et reconnut en cette chose le nez de Thonnenfeld, son nez aquilin et superbe que sa lame venait d'abattre, toute la gloire et tout l'orgueil de son rival qui gisait là. Sa face se plissait d'un rictus. L'épis autour de lui. Et comme personne ne l'observait, t l'un volait, il se baissa, prit ce débris de chair, l'enveloppa dans son mouchoir et mit le tout au fond de sa poche. Sous le même trophée cynégétique orné de coutelas de chasse et de hanaps armoriés, qui avait symbolisé l'infortune du lieutenant Kilburg, les officiers étaient le retour de Thonnenfeld qui, à peine sorti de l'hôpital, par belle canerier, avait tenu à se montrer à la brasserie. Son visage était encore horriblement pâle. Il avait beau cambrer le torse et vouloir sourire, une indicible tristesse l'habillait. A l'emplacement du nez disparu s'appliquait une ridicule petite rondelle de drap noir. —Allons, allons, cher camarade, lança le lieutenant Ahlwardt en guise de consolation, encore quelques jours et nous te verrons piaffer à la parade comme un vrai pur sang que tu es! —Auparavant, gronda-t-il, je dois me venger de ce traitre de roquet pour le tour qu'il m'a joué. Foi de Thonnenfeld, je saurai une nouvelle fois le traîner sur le pré, et vous verrez alors que j'ai dans le poignet certain moulinet, qu'il ne m'a pas laissé le temps de pia-

ce, il restait là, d-bout, grotesque, contracté mais si blême aussi que nul autour de lui n'osa seulement sourire. —S'il tarde encore jusqu'à demain minuit, fit remarquer un autre, il est porté d'erteur. —Ne comprenez vous donc pas qu'il craint les représailles? go guenarda Thonnenfeld. A peine avait-il dit ces mots que la porte s'ouvrit et que s'élança un sup-rbe petit lieutenant sanglé, martial et réjou. Il s'arrêta devant la table des officiers, tapotant du bout de sa cravache le vernis de ses bottes. Sa figure était inconnue au régiment. Et cependant on chuchota à l'ide-tif-er en raison d'une certaine expression déjà vue, pre-que familière qui se dégageait de l'ensemble du sourire, du regard surtout. Un trouble mys-térieux s'était emparé des esprits à la vue de cet énigmatique personnage, lorsque Ahlwardt s'écria: —Par le diable, c'est Kilburg! C'était lui en effet. Mais, au milieu de son visage, par l'effet d'une merveilleuse intervention rhinoplastique, s'était greffé le nez glorieux de l'autre. Ainsi s'expliquait sa longue absence. Toute sa personne en était métamorphosée; ses moustaches pointaient plus fines; sa taille s'était comme haussée; sa plate face de bouledogue s'était muée en une tête altière de grand duc. —Sans raucune, dit-il à Thonnenfeld. Ce dernier eut un geste instinctif pour reprendre son bien, mais il se sentit troublé, si dé-armé aussi par l'inconcevable étrangeté de la situation que, malgré toute sa colère, il laissa tomber sa main dans la main tendue de son rival. —Emplis tes chopes! cria alors Kilburg à la servante. Et l'aventure parut si colorale que le rire des buveurs s'écoula des vitraux, cependant que Lisa, les mains rouisselantes d'écume, coulait déjà vers l'heureux petit lieutenant un regard tout chargé de troublantes promesses.

AMUSEMENTS

ORPHEUM.

Pour la dernière semaine de la saison la direction de l'Orpheum a préparé un programme exceptionnellement intéressant, comprenant des danses, comédies, exercices athlétiques, etc. Le principal numéro sera une petite comédie en un acte intitulée "The Busy Bellboy" jouée par MM. Pat Rooney et Marion Bent. Le programme comporte encore deux autres comédies: "His Gay Papa" et "The Village Fiddler and the Country Maid". Citons aussi: le comique Carl McCullough, connu sous le nom de "The Dynamite Comedian"; les comédiens Lawrence et Edwards et l'acrobatte Alberto.

FORT ESPAGNOL.

La troupe d'opérette du Fort Espagnol est arrivée mercredi à la Nouvelle-Orléans, et a immédiatement commencé à répéter la "Mascotte", pièce qui sera jouée au Fort Espagnol pendant la semaine d'ouverture. Plusieurs des artistes de cette troupe sont bien connus et tout fait prévoir que la saison 1912 sera couronnée de succès. Mercredi, 5 mai, la New Orleans Railway Company donnera une soirée de gala, au cours de laquelle seront tirés de nombreux feux d'artifice, un entre autres représentant les chutes du Niagara. L'orchestre du Fort Espagnol sera dirigé cette année par le professeur Tosso, un des musiciens les mieux connus de notre ville. Voici les noms des artistes qui composeront la troupe du Fort Espagnol: Mmes Vera Stanley, prima donna; Margaret Fetch, soprano; Bert Carter, ténor; Stanley Fetch, comique; Ed Gilmore, comique; Martin Pache, baryton; Ed Seamans, régisseur.

Prochaine inauguration de la ligne Pan American Mail.

On sait qu'une compagnie de navigation a été récemment fondée dans notre ville—sous la raison sociale de Pan American Mail—afin d'établir un service régulier de navires entre la Nouvelle-Orléans et les principaux ports de la côte orientale de l'Amérique du Sud, Bahia, Rio, Santos et Buenos Ayres. Cette compagnie qui est dirigée par M. James W. Poch, l'émminent président de l'Union Progressiste, a affrété trois navires, dont le premier, le "Inkum", quittera notre port dans la première quinzaine de juin. Le frêt à destination de l'Amérique du Sud sera reçu au quai de la compagnie à partir du 25 mai. Le "Inkum" est un navire de 9,000 tonnes, et il emportera sans aucun doute une cargaison complète, car plusieurs grands exportateurs de notre ville, St-Louis, Chicago, Minneapolis, etc, ont déjà retenu à l'avance toute la place disponible à bord.

INCENDIE.

Hier soir, vers sept heures, un feu causé par un réchauffeur à gaz a pris naissance dans la demeure de Albert Aveler, rue N. Rochelave 1004. Les flammes, qui n'ont causé que d'insignifiants dégâts, ont été éteintes par une pompe du voisinage.

La Fête du Parc de Vilvo.

Le comité qui organise avec une activité et un zèle remarquables la fête annuelle qui sera donnée au Parc de Vilvo le dimanche 19 mai, a été réuni récemment pour discuter les derniers détails du programme. Des rapports des divers sous-comités qui ont été lus, il ressort que les préparatifs sont entièrement terminés et que la fête éclipsera toutes les précédentes. Il est à espérer que le ciel se mettra de la partie et que cette fête toujours si intéressante et attendue par la population new-orléanaise, aura lieu par un véritable temps de printemps. Un concert sera donné, et l'on dansera sous le Peristyle de 5:30 heures à 11:30 heures. Il y aura comme d'ordinaire des exercices militaires, des jeux de base ball, jeux d'enfants, etc., mais le clou du programme sera l'illumination du Parc et le feu d'artifice qui dépasseront en splendeur tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour à la Nouvelle-Orléans.

Banquet de la Société Les Enfants de la France.

La Société de Secours Mutuels Les Enfants de la France célèbre aujourd'hui le vingtième anniversaire de sa fondation par un banquet qui sera donné dans la salle de la Loge Persé France, 610 des rues St-Claude et Dumaine.

La "Volksfest" des sociétés allemandes.

Ainsi que nous l'annoncions hier, la fête des Sociétés allemandes de notre ville qui devait avoir lieu aujourd'hui au Southport Park a été renvoyée à la semaine prochaine. Ce renvoi n'implique aucun changement dans le programme qui, comme les années précédentes, comporte des amusements variés.

La crue du Mississippi.

Le temps s'est heureusement assésé hier, ce qui a permis aux ingénieurs chargés de la surveillance des levées de pousser activement les travaux de protection. Le niveau du fleuve d'autre part a légèrement baissé et on commence à espérer qu'il ne se produira pas d'autre crue sur le territoire de notre état. Une des difficultés que rencontrent les ingénieurs est celle de la main d'œuvre.

En effet, le nombre des ouvriers requis pour consolider les levées est si élevé qu'en certains endroits il est fort difficile de trouver la main d'œuvre suffisante. Aussi la Commission des levées de la paroisse d'Orléans a-t-elle offert un supplément de paie de 25 cents à ceux qui consentiraient à travailler dimanche.

Une forte escouade d'agents de police a été chargée hier par le maire Behrman de faire la ronde des cafés de gens de couleur, et de recruter tous les noirs inoccupés pour les obliger à travailler sur les levées. Ce procédé a donné d'assez bons résultats et a permis de mobiliser un petit détachement de plus de cent hommes.

Rapport du capitaine Sherrill.

Voici le texte du rapport envoyé hier à Washington par le capitaine Sherrill, ingénieur fédéral chargé de la surveillance des levées dans la basse Louisiane.

La situation, hier dans ce district, était des plus alarmantes. Il y a eu de nombreuses rumeurs de crues—entre autre à Baton Rouge et à Morganza—qui heureusement n'ont pas été confirmées. Aujourd'hui toutes les levées paraissent tenir bon et nous n'avons reçu jusqu'ici aucun rapport inquiétant.

Il a plus sans discontinuer, hier, sur le sud de la Louisiane, et on rapporte une chute d'eau de six pouces à Melville dans l'espace de 24 heures.

Le fleuve est étale de Morganza à Baton Rouge et y a une baisse d'un dixième de pouce à Nouvelle-Orléans. Tout permet d'espérer que les levées tiendront bon.

Signé: "SHERRILL, Ingénieur".

FATALE ERREUR.

Une fillette de 12 ans, Louise Grunewald, qui relevait de maladie est morte empoisonnée, hier matin, à la suite d'une déplorable erreur commise par sa mère.

L'enfant, qui avait constamment pris un tonique que le médecin avait prescrit, croyant lui donner une dose de médecine la mère se trompa de fiole et tendit à l'enfant un verre contenant de l'acide phénique. Le poison n'était pas plutôt absorbé que la malheureuse mère se rendit compte de son erreur.

Folle de douleur elle appela des voisins qui téléphonèrent à l'Hôpital de Charité où l'enfant fut immédiatement transportée en ambulance.

L'acide malheureusement avait déjà fait son œuvre et trois heures après son arrivée à l'hôpital l'enfant rendait le dernier soupir.

A son chevet se trouvaient le père et la mère dont il est facile de concevoir le désespoir et l'immense douleur.

Comment est Votre Estomac?

Votre digestion est-elle faible? Votre appétit est-il mauvais? Souffrez-vous après avoir mangé? ALORS, VOUS DEVEZ CERTAINEMENT PRENDRE

HOSTETTER'S STOMACH BITTERS

ACHETEZ-LES UNE BOUTEILLE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS.